

# LE PETIT PROVENÇAL

Journal Quotidien d'Union Nationale

N° 14.360 - QUARANTE ET UNIÈME ANNÉE - MERCREDI 31 MAI 1916

LE NUMÉRO 5 CENTIMES

75, Rue de la Darse, 75 - Marseille

## ABONNEMENTS

Marseille, Bouches-du-Rhône, Var, Vaucluse, Gard, 6 Mois 17 fr. 50  
Autres départements et l'Algérie, 6 Mois 19 fr. 50  
Etranger (Union postale), 6 Mois 21 fr. 50  
Les Abonnements partent des 1<sup>er</sup> et 16 de chaque mois  
Ils sont reçus à l'Administration du Journal et dans tous les Bureaux de Poste

## ANNONCES

Annouces Anglaises, la ligne : 2 fr. - Réclames : 2 fr. - Faits divers : 1 fr.  
Après Chronique Locale, la ligne : 3 fr. - Chronique Locale : 2 fr. 50  
Les insertions sont exclusivement reçues  
A Marseille : Chez M. G. Allard, 31, rue Pavillon, et dans nos bureaux  
A Paris : A l'Agence Havas, 8, place de la Bourse, pour la publicité extra-régionale

## L'Hommage aux Municipalités

La presse parisienne a fait le meilleur accueil à ma proposition formulée dans le Petit Provençal du 10 du courant, d'un hommage aux municipalités. Le Petit Parisien et le Petit Journal, ces deux puissants organes de l'opinion, ont publié des notes fort sympathiques. Le Courrier du Parlement rend tout récemment de ses colonnes, tel le phénix, et dont l'influence est incontestable dans les milieux parlementaires, qualifie cette idée d'heureuse. La presse départementale n'est pas moins aimable. Notre excellent confrère le Petit Nivernais notamment, nous apporte, dans un fort intéressant article, son adhésion et son concours. L'idée chemine.

D'autre part, le Petit Provençal, a, voici deux ou trois jours, annoncé qu'une proposition de loi va être déposée par un certain nombre de députés pour qu'il soit créé dans chaque commune une liste des enfants de la commune tombés au champ d'honneur. C'est ce que demandait également mon article, lequel se réalise ainsi dans ses diverses aspirations. Je n'en avais pas voulu faire d'abord la proposition au Sénat, aimant mieux que l'initiative de cette création vint des municipalités. Cette procédure me paraissait plus normale et soulait davantage l'action municipale à l'action parlementaire. Mais puisque la Chambre va être saisie par quelques-uns de ses membres, dit-on, de cette proposition, il n'y a pas de conflit à élever. Je vais donc faire de même au Sénat. Le pouvoir parlementaire agissant et parlant au nom du pays est, somme toute, compétent au même titre que le pouvoir municipal agissant et parlant au nom des localités qui composent le pays. J'avais de préférence indiqué ce dernier pouvoir parce la nécessité de développer aussi amplement que possible l'action municipale est une nécessité reconnue de tous. Le vrai siège de la liberté publique est à la commune.

Je ne crois pas exagérer en ajoutant que le vrai siège de la force morale de notre pays, au sein de la violente tempête qui nous bouleverse, est l'hôtel de ville de chaque localité. Le Parlement fait tout son devoir, rendons-lui justice. Sa bonne volonté ne saurait être contestée ; mais il est loin, et la plupart des mesures qu'il a prises seraient rapidement devenues caduques si les municipalités n'avaient, sur toute l'étendue du territoire, apporté le plus grand zèle et le plus parfait dévouement à faire fructifier ces mesures.

Sans doute chaque Français puise en lui-même les éléments de la fermeté dont il fera chaque jour de si éclatantes preuves. Et pourtant, ces éléments précieux ne produisent pas tous les effets que l'univers administre nos populations civiles, s'il n'y avait à leur utiliser, les hommes si dévoués que se sont montrés les maires français.

Nos soldats déploient à chaque instant, dans une atmosphère de bravoure, un magnifique héroïsme ; tous, ils nous disent que leur héroïsme a donné des résultats d'autant meilleurs que leurs cadres étaient plus solides. Eh bien ! les municipalités ont constitué les solides cadres de nos populations civiles.

Cormenin, qui ne fut pas seulement un ardent pamphlétaire mais encore un des spécialistes les plus grands du droit administratif, a écrit, il y a environ soixante-quinze ans, un petit livre, à peine gros comme un catéchisme, Le Maire de Village, où sont relatés tous les devoirs et toutes les obligations des chefs de municipalités. Depuis nous avons ajouté pas mal de pages à ce petit livre, et pour s'en convaincre il n'y a qu'à voir dans l'important et remarquable ouvrage de M. Berthélemy, les nombreux chapitres consacrés aux questions municipales.

Le législateur a une tendance, qui s'est marquée de plus en plus, à proclamer en face de certaines questions les grands principes, et à charger de toutes les difficultés de l'application les maires et leurs zélés collaborateurs les secrétaires de mairie. Le travail des municipalités devient chaque jour plus malaisé et plus touffu. J'ai combattu maintes fois cette façon de faire. *Vox clamans in deserto* ! Là-dessus est arrivée la guerre, et le travail des maires est devenu accablant. Les allocations, les taxations et les mesures destinées à enrayer la cherté de la vie ne leur ont pas donné mince besogne et ont été pour eux la source abondante de soucis constants. Leurs fonctions toutes gratuites, toutes de dévouement et onéreuses en tout temps, sont devenues plus onéreuses encore.

J'ai voulu leur rendre hommage ; j'ai voulu honorer leur zèle et dire officiellement et tout haut ce que tout le monde pense certainement. Je suis sûr de répondre aux sentiments et aux désirs de tous en proclamant combien tout ce qu'ils font est utile au pays et quelle large part ils ont dans la défense nationale. La façon dont mon article a été accueilli par un grand nombre de nos confrères prouve bien qu'il répond au sentiment général. Il ne me reste plus qu'à donner à mon idée une forme officielle. Ce sera fait dans quelques jours.

Louis Martin

## La Marine marchande et la Guerre

La hausse constante autant qu'exagérée du « fret » devient un cauchemar national. Après les interventions parlementaires voici que la grande presse de notre pays s'empare de la question.

L'émotion est grande. Elle gagne de proche en proche. L'opinion publique est saisie. On lui demande moins de protester contre les effets de la hausse que d'en connaître les causes afin d'aider à la découverte du remède qui leurraya en attendant mieux.

L'appel à l'opinion est lancé par des personnalités considérables du Parlement et du journalisme. Leurs connaissances en matière maritime commerciale étant indiscutables, il y a tout lieu d'espérer que l'opinion publique va prendre sa place dans le débat qui s'ouvre.

Depuis vingt et un mois, c'est la France tout entière qui est debout face à l'agresseur. Toutes les classes de la société sont fusionnées dans la volonté de vaincre. Les sacrifices que la guerre impose à chaque Français sont supportés sans aucune hésitation, mais plus la guerre sera longue, plus ces sacrifices augmenteront et plus il est indispensable de rechercher des moyens de satisfaire les besoins du pays, tous les jours plus impérieux.

Continuer à accepter la hausse du « fret » sans la discuter, serait faire œuvre d'imprévoyance et d'anti-patriotisme. La passivité publique a permis cette hausse aux proportions fantastiques. Il était grand temps qu'elle fût secouée.

Certes, cette hausse n'est pas la cause initiale du renchérissement de toutes les matières dont l'industrie, le commerce et l'alimentation ne peuvent se passer. Elle en est une des principales. Cela suffit pour légitimer l'action de défense qui s'annonce.

Mais qui parle de « fret », parle de marine marchande. Voilà, selon l'opinion publique, la grande coupable.

L'accusation est en grande partie fondée. Disons pour sa décharge, que la marine marchande française est telle qu'on la trouve avant la guerre : telle qu'on l'a faite depuis et pendant cette guerre.

C'est n'est point sa faute si, parmi les autres marines, le rang qu'elle occupait avant le conflit était indigne de son histoire.

C'est dans le régime de protection dont elle bénéficie depuis plus de trente-cinq ans, qu'on trouve cette faute et dans lui seul. C'est de cela qu'il faut saisir l'opinion publique. La grande presse n'hésitera pas.

« La marine marchande », écrivait il y a quelques jours M. Ajam, ancien sous-secrétaire d'Etat de cette marine, jadis négligée, oubliée, tend à prendre la première place dans les préoccupations du gouvernement, du Parlement, du « grand public ». La France ne peut pas, ne peut plus se suffire à elle-même. A toute force, elle se suffira à elle-même, de l'acier, des nitrates, du blé, de la viande. Et le taux du « fret » s'élève de semaine en semaine.

Ces trois phrases d'un article qui a fait sensation reflètent : le regret d'un passé

d'imprévoyance coupable : le souci d'un présent très précaire ; l'angoisse d'un avenir incertain, gros de dangers. Apprécier n'est pas solutionner. Or, c'est la solution du problème de la crise qu'il faut trouver, et ce, le plus rapidement possible.

Est-elle dans un accord avec les gouvernements de l'Entente ? Dans la taxation du « fret » ? Dans la réquisition totale de notre flotte commerciale par l'Etat ? Dans le projet d'achat de navires étrangers par les armateurs français ? Elle est là-dessus sans doute. Il s'agit de l'en faire sortir. Ce ne sera pas en manifestant des regrets, mais en couvrant d'importants sacrifices, sans délai, sans répit... Nous y aiderons, afin que la partie qui lie maintenant l'opinion publique, l'intérêt public et la marine marchande ne se termine pas par la défaite de l'intérêt public qui est celui de la France.

LE MARIN.

## Il ne faut pas désespérer

### Les prisonniers qui ne peuvent écrire

Paris, 30 Mai.

Voici un fait dont nous pouvons garantir l'exactitude, dit le Figaro. Il nous est communiqué par un de nos amis, qui a fait auprès de la famille intéressée une enquête personnelle à ce sujet :

Le soldat T..., du 55<sup>e</sup> régiment d'infanterie, disparu le 25 septembre 1915 lors des combats de Champagne. Sa famille qui habite Versailles n'a pas jusqu'ici reçu de ses nouvelles. Mais elle a appris fort récemment que le nom du disparu figurait sur un carnet tombé de la poche d'un prisonnier allemand soigné à Royat.

Aux questions qui lui furent posées, le Bouchain répondit qu'il avait capturé trois soldats, pris note de leurs noms pour l'obtention de la croix de fer, et qu'il les avait gardés pendant une quinzaine à Arlon (Belgique).

Sur la foi de ce renseignement, la famille T... envoya régulièrement chaque semaine lettre et paquet au fils présumé prisonnier. Le destinataire les eut-il reçus ? Mystère, mais il y a quinze jours deux lettres ont été renvoyées d'Allemagne à Versailles, et, chose incroyable, les adresses de retour sont écrites de la main du soldat disparu.

Voilà donc un prisonnier qui vit et qui depuis huit mois n'a pas eu la faculté de correspondre avec les siens !

De tels faits sont propres à entretenir un peu d'espérance au cœur de ceux et de celles qui l'avaient perdue !

## Le Roi des Chemins de fer est mort

New-York, 30 Mai.

Le roi des chemins de fer, James J. Hill, ancien président du Great Northern Railway, qui vient de mourir, était le type des businessmen américains.

Il est mort, il vient durant sa jeunesse des maigres salaires qu'il gagnait en maniant la pelle dans les Docks de charbon de Saint-Paul.

A sa mort, il était devenu une des plus éminentes personnalités de l'industrie américaine.

## 668<sup>e</sup> JOUR DE GUERRE

# Communiqué officiel

Paris, 30 Mai.

Le gouvernement fait, à 15 heures, le communiqué officiel suivant :

Sur la rive gauche de la Meuse, le bombardement a redoublé de violence, hier, en fin de journée, entre le Mort-Homme et Cumières. L'ennemi, peu après, a dirigé sur l'ensemble des positions de ce secteur une très puissante attaque, où il a engagé une division fraîche, nouvellement arrivée sur ce front.

A notre gauche, tous les assauts de l'ennemi lancés sur les pentes est du Mort-Homme, où nos lignes sont établies, ont été brisés par nos feux. Plus à l'Est, dans la région du bois des Caurettes, après plusieurs tentatives infructueuses de l'ennemi, qui a subi des pertes importantes, nous avons dû replier nos éléments avancés au sud du chemin de Béthincourt à Cumières. Enfin, à notre droite, les Allemands n'ont pu, malgré des efforts répétés, nous déloger des lisières sud du village de Cumières. Le bombardement a continué avec intensité au cours de la nuit.

Sur la rive droite, lutte d'artillerie très active dans la région à l'ouest du fort de Douaumont.

Nuit relativement calme sur le reste du front.

## LA GUERRE DANS LES BALKANS



Carte de la Macédoine grecque envahie par les troupes bulgares

## PROPOS DE GUERRE

### Le goût de la Controverse

Après l'Allemagne, l'Autriche, la Hollande et l'Angleterre, l'Italie vient d'adopter l'heure, dont les avantages sont réels, du moins en ce moment où il faut faire, en matière financière, flèche de tout bois. Nous, nous sommes encore désorientés. Cette discussion, aussi oiseuse que puérile, risque de ne s'achever qu'avec la guerre, ce qui pousserait le ridicule au delà de limites permises.

Le plus curieux est que la France, qui est peut-être le pays où l'on balance le plus pour prendre une détermination, est aussi celui où l'on prend le plus de mesures inconsidérées ; étrange contradiction que l'on s'explique difficilement.

Il semble que dans notre beau pays, nous soyons tous atteints de cette maladie de la volonté que les savants dénomment aboulie. Or, pourquoi les gouvernements seraient-ils exempts d'un mal qui affeete la nation ?

Il n'est pas sans intérêt de faire remarquer par ailleurs que si nous tergiversons longuement, nous nous sommes toujours par faire ce pour quoi nous discutons. Nous n'avons aucune supériorité sur notre voisin puisque, outre que nous avons perdu notre temps, nous n'avons, pas plus que lui, la garantie de ne pas nous être trompés.

Pour ma part, je vois dans ce penchant national à l'hésitation moins une preuve de timidité qu'un goût très vif pour la controverse. L'action nous apparaît non comme une nécessité directe, mais comme un corollaire de la discussion et presque comme un accessoire non indispensable. Nous agissons un peu à la façon de ces pêcheurs qui, au lieu de goûter à prendre du poisson qui se mange, rejettent à la mer le produit de leur pêche.

Une preuve de cette particularité de notre caractère, c'est que nous avons presque plus, ou du moins autant d'admiration pour les orateurs que pour les hommes d'action, ce qui est la part la plus brillante sinon la plus utile de l'héritage hellénique.

La chose est d'autant plus contraire à notre économie nationale, que les idées viennent généralement de chez nous, et que ce sont les autres peuples qui en tirent les avantages. Tandis que nos voisins agissent, nous nous discutons, semblant vouloir ignorer les résultats qui sont obtenus par ailleurs. Nous voulons aller jusqu'au bout de la parole, épuiser le sujet, exposer le pour et le contre. Quand nous sommes enfin décidés, nous semblons enfoncer une porte ouverte et singulièrement attardés.

Nous sommes des persécuteurs d'idées et des sauveurs d'action ; ce qui est fort peu judiciable à notre politique et fâcheux pour notre amour-propre.

ANDRÉ NEGIS

## IL Y A UN AN

### Lundi 31 Mai

Sur la route de Souchez à Carency, les Français occupent le moulin Maçon, ainsi que des tranchées allemandes reliant ce moulin à la sucrerie de Souchez. Autour du Laby-

rinthe, une contre-attaque ennemie est repoussée.

Front oriental : autour de Chavil, les Allemands résistent à l'offensive russe ; sur le Sar, combats ininterrompus. Dans les Dardanelles, les forces alliées repoussent les attaques turques et progressent sensiblement dans la presqu'île de Gallipoli.

Front italien : un drigue italien bombarde les positions autrichiennes de Pola.

## La Guerre avait failli éclater en 1909

Comment les Alliés réussissent à l'éviter

Londres, 30 Mai.

A propos de la crise de Bosnie, le Foreign Office fait savoir que le gouvernement allemand a formulé la première accusation que voici :

La Grande-Bretagne a manifesté à Pétersbourg son mécontentement de ce que l'Allemagne eût empêché une guerre. Cette accusation a été formulée par le ministre des Affaires étrangères de Russie à l'occasion d'une conférence à Vienne, attribuée à sir Arthur Nicolson, qui était alors ambassadeur de Grande-Bretagne à Pétersbourg.

Or, l'ambassadeur ayant entendu parler de cette accusation écrivait à sir Edward Grey le 9 mars 1909 :

« Il est absolument faux que j'encourage le ministre des Affaires étrangères de Russie à suivre une politique anti-allemande et autrichienne ; je ne lui ai jamais recommandé d'adopter une ligne de conduite susceptible d'aggraver la brèche entre lui et l'Autriche ».

Le Foreign Office ajoute que pendant toute la crise de Bosnie, sir Arthur Nicolson, s'est conformé au principe énoncé dans cette lettre à sir Edward Grey :

Le gouvernement allemand a formulé une seconde accusation. Sir Edward Grey, dit-il, a déclaré que l'opinion publique britannique aurait approuvé une guerre faite avec la Russie. Or, sir Edward Grey n'a jamais fait semblable déclaration ni à table ni ailleurs.

Sir Edward Grey écrivait à sir Arthur Nicolson, le 27 février 1909 que, à moins d'une guerre heureuse, la Serbie ne pourrait obtenir que des concessions économiques, que la Grande-Bretagne donnera à la Russie son appui pour obtenir par la diplomatie toutes les concessions possibles, mais qu'elle ne pousserait pas les choses jusqu'à une guerre.

Sir Edward Grey ajoutait que rien en guerre dans laquelle la plus grande partie du continent européen pourrait être entraînée, et cela pour satisfaire les revendications territoriales de la Serbie, serait hors de toute proportion avec les intérêts en jeu. Cette seconde accusation du gouvernement allemand, uniquement basée sur les commérages rapportés par les ambassadeurs d'Allemagne, est absolument dénuée de fondement.

Des documents relatifs à la période 1908-1909, le ressort l'impression que si la guerre territoriale de la Serbie, serait hors de toute dépendance de la Russie, l'Allemagne avait provoqué une guerre européenne. Cette déclaration de voir était aussi celle du gouvernement britannique, qui ne s'en est jamais départi. Et si, en 1914, alors que les exigences de l'Autriche allaient jusqu'à détruire l'indépendance de la Serbie, l'Allemagne avait adopté la manière de voir de la Russie et de la Grande-Bretagne lors de la crise de la Bosnie, la guerre actuelle n'aurait pas eu lieu.

## LA GUERRE

# La Bataille a recommencé devant Verdun

## LES AUTRICHIENS SONT ARRÊTÉS SUR LE FRONT ITALIEN

Quelles décisions va prendre le général Sarrail ?

Paris, 30 Mai.

Le Conseil des ministres, réuni ce matin, à l'Élysée, sous la présidence de M. Poincaré, s'est entretenu de la situation militaire et diplomatique.

## LA SITUATION

De notre correspondant particulier

Paris, 30 Mai.

Cette fois l'accalmie qui généralement succède à chaque période d'efforts violents, n'aura pas été longue, et c'est encore l'ennemi qui a pris l'initiative des attaques, toujours dirigées dans le secteur ouest de la Meuse.

Hier, la bataille a recommencé, très après. Comme toujours, elle avait été précédée d'un bombardement qui, durant plusieurs heures, avait littéralement arrosé de mitraille toutes nos positions, depuis le Mort-Homme à Cumières. Contre ces positions, l'ennemi a lancé à l'assaut une division fraîche nouvellement transportée devant Verdun. Les attaques se sont renouvelées pendant des heures, avec une furie qui n'avait de comparable que l'indomptable résistance des défenseurs.

Toutes les colonnes allemandes dirigées à l'est du Mort-Homme ont été fauchées par nos tirs. Malheureusement, entre le pion et Cumières, l'ennemi, qui est revenu à la charge sans se laisser impressionner par ses pertes, a fini par imprimer un recul à nos troupes. La bataille est ainsi rouvert dans ce secteur, aussi éprouvé que jamais.

Sur la rive droite du fleuve, on se canonne furieusement, ainsi d'ailleurs que sur toutes les parties du front.

Sur le front italien, la situation n'a pas varié depuis deux jours. Les Autrichiens sont arrêtés sur leur droite devant les cols de Coni-Zugna. Au centre, entre la Posina et l'Asitico, ils font un effort terrible pour déloger nos alliés des très fortes positions qu'ils occupent en avant d'Arserio. A sa gauche, l'ennemi se trouve également arrêté devant les dernières positions définitives des Italiens.

L'offensive ennemie reprendra sans doute avec une violence accrue quand les Autrichiens auront amené leur artillerie lourde, très difficile à déplacer dans les montagnes. Nous continuons à garder la même foi dans le succès définitif de nos alliés.

L'attention se trouve concentrée sur les événements des Balkans depuis le dernier coup bulgare. Je doute fort que celui-ci ait surpris le gouvernement d'Athènes. En tout cas, il nous impose des décisions que le général Sarrail a peut-être prises, d'ailleurs, à l'heure qu'il est, — ce n'est pas pour voir l'ennemi s'installer à Cavalla et Thasos sur la mer Egée que nous avons été à Salonique — et il n'est pas douteux que si nous n'occupons pas ces deux points, l'ennemi aura tôt fait de les prendre.

MARIUS RICHARD.

## La « Campagne double »

Une proposition de loi de M. Girod

Paris, 30 Mai.

M. Girod, député du Doubs, vient de saisir la Chambre d'une proposition de loi ainsi conçue :

Article premier. — Les militaires qui auront servi dans les « zones d'opérations de guerre » au cours de la guerre actuelle, auront droit au bénéfice de la campagne double à dater du 2 août 1915.

Art. 2. — Les zones d'opérations de guerre seront déterminées par le ministre de la Guerre avec le commandant en chef des armées.

A l'appui de sa proposition, M. Girod, dit que c'est une injustice flagrante qui doit cesser parce qu'il y a un Parlement, qu'un soldat à Casablanca n'est pas bombardé de la campagne double, quand les lions de Verdun et les héros de l'air qui tombent des folkers n'ont que la campagne simple.

## SUR NOTRE FRONT

### Dans les Flandres

Communiqué officiel anglais

Londres, 30 Mai.

Le général Haig fait le communiqué officiel suivant :

Pendant ces dernières 24 heures, l'artillerie ennemie s'est montrée très active sur divers points du front, spécialement dans le secteur situé entre le canal de La Bassée et Arras.

Dans cette région, l'ennemi a bombardé d'une façon particulièrement active notre front et nos tranchées de soutien, dans les environs de Loos. Dans la matinée, il a continué le feu qui est devenu intermittent pendant toute la journée sur tous les points stratégiques de cette région.

La ville et les environs d'Arras jusqu'au Nord de Neuville-Saint-Vaast ont été la scène d'un bombardement ensemble intermittent, mais violent et concentré. Nos canons ont répliqué avec succès, réduisant parfois quelques batteries ennemies au silence.

Dans la région de Loos, l'ennemi a fait exploser des mines qui n'ont pas endommagé nos défenses.

Sur notre droite, dans le retranché de notre front, vers Mametz et Fricourt, l'artillerie ennemie s'est montrée active la nuit dernière et ce matin, mais sans être aussi violente.

Sur la gauche, notre front de Zillebeke à Hazan et les environs d'Elverdinghe ont été violemment bombardés. Au nord de Hoore, notre artillerie a causé une brèche dans le parapet de l'ennemi, détruisant l'emplacement de ses mitrailleuses. Nos canons ont infligé des dégâts considérables à l'ennemi.

Sur divers points du front, indépendamment du duel contre l'artillerie ennemie, pendant les dernières 24 heures, il n'y a pas eu d'action d'infanterie à signaler.

Rien le temps a été beau et ensoleillé, propice au travail aérien. Un bon travail a été accompli par nos avions, mais peu d'appareils allemands ont été aperçus.

## LA GUERRE

# Les usines de guerre

La mission anglaise est émerveillée de ce qu'elle a vu en France

Londres, 30 Mai.

Les membres de la mission anglaise qui s'est rendue en France pour examiner le travail des usines de matériel de guerre, sont rentrés émerveillés de ce qu'ils ont vu.

A leur avis, l'augmentation de la production du matériel, en France, est due à une seule cause : l'enthousiasme patriotique qui existe partout.

Contrairement à ce qui se passe en Angleterre, toute réglementation syndicaliste du travail a été suspendue, ce qui permet l'emploi généralisé d'ouvriers non spécialisés, et des femmes, qui travaillent de la même manière que les hommes, et qui font des travaux jugés trop durs pour les femmes anglaises.

## NOS ALLIÉS ET NOUS

### La Russie ne veut pas de paix jusqu'à l'écrasement de l'ennemi

New-York, 30 Mai.

M. Rodzianko, président de la Douma, vient de faire au correspondant de l'United Press, à Pétersbourg, les déclarations suivantes :

Il n'y a pas en Russie de parti de la paix. Le bruit d'après lequel ce parti existait, est simplement un nouveau mensonge allemand. Les membres de la Douma sont fermement résolus à demander que la guerre continue jusqu'au jour où l'Allemagne sera contrainte à accepter les conditions des Alliés.

Ce n'est point seulement la Dagna, c'est le peuple russe tout entier, devant l'empereur jusqu'au plus humble moujik, qui insiste dans cette ferme détermination.

Nous continuerons pendant vingt ans si c'est nécessaire, pour abolir définitivement la menace allemande.

Toute proposition en faveur de la paix serait nuisible, en ce moment pour les Alliés.

Le sort de la guerre peut changer la situation, mais elle ne changera pas jusqu'à ce que les Allemands soient complètement vaincus. Il n'existe chez nous aucune menace de révolution, comme l'ont prétendu nos ennemis. Les effectifs de notre armée ont presque doublés et l'entraînement de nos soldats est plus complet que jamais. Ils sont mieux armés et mieux équipés qu'il y a un an.

## Le Front unique

Verdun, Treportin, Orient

Genève, 30 Mai.

La critique militaire du *Hand* fait remarquer que le recul des armées allemandes est dû principalement à ce fait que, sur le front d'attaque, il n'y avait, au début, que deux divisions, qui ont été réduites à trois, au lieu de conserver les positions et d'y mener en temps voulu des réserves.

Il faut entendre que l'arrivée de ces réserves pourrait changer la situation, et il voit dans les escarmouches en Albanie une velléité italienne de lier une action avec l'action d'attente que général Sarrail.

De Verdun, il constate que les contre-offensives françaises ont en tout cas montré l'esprit combattif inébranlable de l'armée française, et il reconnaît que les Allemands ont dû subir à cette occasion de fortes pertes.

## Les Obsèques du Général Gallieni

Elles seront célébrées demain aux Invalides.

Paris, 30 Mai.

Le gouvernement a décidé que les obsèques du général Gallieni seront célébrées jeudi, à 2 heures, aux Invalides.

Après la cérémonie religieuse, le cercueil sera placé sur une prolonge d'artillerie, dans la cour d'honneur, où les discours seront prononcés.

Conformément au désir manifesté par la famille du défunt, prendront seuls la parole un ministre au nom du gouvernement, et le président du Conseil municipal.

Le président du Conseil municipal, les présidents des Chambres, les membres du gouvernement, les membres du Parlement et les délégations de l'armée, prendront place en tête du cortège.

Le défilé des délégations et des troupes devant le cercueil aura lieu sur la place de l'Hôtel-de-Ville.

Le cercueil continuera ensuite jusqu'à la gare de Lyon, où le corps sera placé dans le train qui le conduira à Saint-Raphael.

Les drapeaux des monuments publics seront mis en berne pendant la journée de jeudi.

Un bataillon de troupes métropolitaines, et un bataillon de troupes africaines ayant pris part à la bataille de l'Ouroq, auront les honneurs.

## Le peuple de Paris défile devant le cercueil

Paris, 30 Mai.

Le corps du général Gallieni a été exposé vers une heure sous le porche de l'église Saint-Louis, transformé en chapelle ardente. Le cercueil, recouvert d'un poêle tricolore, et sur lequel ont été déposés l'uniforme, le képi et l'épée du général, a été posé sur un gradin élevé de trois marches.



Six officiers, sabre au clair, veillent le corps. A l'entrée du porche, deux sentinelles du 237 de ligne rendent les honneurs.

Les obsèques auront lieu vendredi à Saint-Raphaël.

M. le Maire informe la population de Saint-Raphaël que, sans avis contraire, les obsèques auront lieu vendredi à Saint-Raphaël.

Eloges allemands. La presse allemande consacre des articles très élogieux au général Gallieni.

Les Dernières Nouvelles de Munich disent qu'avec le général Gallieni la France perd une de ses personnalités militaires et politiques les plus importantes.

### La Bataille de Verdun

Le centième jour. Londres, 30 Mai. Le Daily Graphic consacre au centième jour de la lutte devant Verdun un leader dans lequel il dit :

« Bien que les Allemands aient dépensé des millions d'hommes et des centaines de mille hommes, on peut attendre de nouveaux succès ; mais il n'y a pas lieu de croire qu'ils auront plus de succès que les précédents. »

Les Français ont prouvé au monde leur merveilleuse force de résistance. Ils ont certains de constituer ainsi jusqu'à ce que l'ennemi soit épuisé. La guerre pourra être fort longue, mais les événements manœuvrés : il sera difficile de trouver de plus impressionnants que cette lutte de Verdun. »

Avouez allemands. Schaffhouse, 30 Mai. Dans les Dernières Nouvelles de Munich, le général von Blumne invite ceux qui trouvent que le siège de Verdun « dure longtemps, à se rappeler les sièges de Sébastopol (un an, six jours), de Paris (quatre mois, sept jours), de Port-Arthur (sept mois, sept jours). Or, Verdun est une forteresse munie de tous les perfectionnements de la défense, et au milieu de la forêt, à l'abri de toutes les leçons de la guerre.

Assurément nos succès ont été payés très lourdement, nous voulons remporter à Verdun une victoire complète (Einen zollen Sieg).

### LA GUERRE AÉRIENNE

Un nouveau zeppelin géant. Zurich, 30 Mai. De nombreux spectateurs suisses ont pu observer hier sur le lac de Constance, un nouveau zeppelin de dimensions dépassant celles des dirigeables précédemment construits. Il a 240 mètres de longueur, quatre nacelles cuirassées et sept hélices.

L'escadrière américaine se distingue à Verdun. Paris, 30 Mai. Il y a dix jours à peine l'escadrière américaine a été dirigée sur Verdun. L'ennemi est connaissance de ce transfert, et, dès leur première sortie les six « Niépce » furent entourés d'une quarantaine de avions allemands.

Bert Hall fut blessé à son tour. Kiffin Rockwell, qui fut nommé dans le communiqué allemand, fut blessé légèrement. Le lieutenant Thaw est soigné en ce moment à Paris. Aussitôt guéri, il reprendra sa place dans l'escadrière américaine.

Un hangar incendié près de Dresde. Copenhague, 30 Mai. Selon les journaux, un hangar de l'école d'aviation près de Dresde a été incendié ; vingt-quatre avions ont été détruits.

### Le Supplice des Prisonniers en Allemagne

Paris, 30 Mai. Les grands blessés rapatriés d'Allemagne rapportent chaque jour, sous la foi du serment, des faits dont l'horreur dépasse toute expression. Il n'est pas de supplice qui ne soit inventé pour les prisonniers.

A Ohrdruf, un rapatrié a vu des hommes liés au poteau pendant une durée de 2 à 5 heures, la pointe des pieds serrés touchant le sol, la tête renversée en arrière.

A Mersburg, pour refus de travail, un soldat du 139<sup>e</sup> régiment d'infanterie est resté suspendu à une poutre par les poignets pendant une durée de deux heures.

Pour contraindre les prisonniers à des travaux contre leur patrie, des traitements infames sont systématiquement organisés par l'autorité allemande. Des prisonniers du camp de Friedrichsfeld ont été obligés de se tenir toute la nuit debout et immobiles, en chemise, les pieds nus sur des cailloux au bord du Rhin.

A Meschede, les prisonniers refusant le travail dans les usines à munitions sont privés de nourriture, déshabillés jusqu'à la ceinture et contraincts, sous la menace du revolver, de se tenir debout, immobiles, devant une bouche de four en pleine activité.

Chaque jour, des Russes sont conduits de force sur le front français et soumis à des traitements inqualifiables.

A Houburg, cinq cents Russes désignés pour aller creuser des tranchées sur le front, ont été surpris par des avions ennemis qui les ont frappés chaque jour à coups de bâton : 200 ont été tués, 300 ont été blessés.

A Eschwege, il y a environ un mois, 700 Russes sont revenus du front français où ils travaillaient nuit et jour à faire des tranchées, conduits par des croix-rouges et tués en nombre par des avions ennemis.

Environ 1.500, il y a quatre mois, 700 seulement

viens, cependant, que le général Sarrail nous explique ces choses, des heures d'angoisse et de doute cruelles que nous venons, tous et décembre et janvier derniers, après la retraite de la Gorn.

Avec sa froide tenacité, sa logique implacable, le général en chef des armées alliées d'Orient a poursuivi l'exécution de son plan. L'armée française en 1915 est de nouveau renforcée, solide, bien en mains, redoutable. Vienne l'heure favorable, et celui qui la refuse s'agit de merveilleux s'en servir, à bon escient.

Le déjeuner expédié, rapidement, le café avalé, quelques cigarettes fumées en l'honneur joyeux avec nos hôtes pour donner à nos détes fatiguées le temps de se reposer un peu, nous repartons, vers la voie ferrée, que nous devons suivre pendant quelque temps pour gagner le kilomètre d'ou nous « yrons » les batteries ennemies.

Le chemin de fer nous découvre, et nous avons beau cheminer à l'abri du remblai, notre petite troupe a été signalée par les observateurs ennemis. Nous ne sommes donc à nous défendre de nos pas, nous ne nous attendrions pas, nous nous attendrions pas, nous nous attendrions pas.

Baoum... A cent mètres sur notre gauche, un percutant éclat, sourdement, dans la terre, violente, et nous sommes à terre.

Face en arrière ! Pied à terre ! vive ment. Nous obéissons... plutôt mal. Enfin, les classes s'ouvrent, nous sommes entraînés nos bêtes... Baoum ! un second choc tombe, à cinquante mètres en avant du premier, soulève une gerbe de pierres, de terre, dans une nuée blanche. Le long du remblai du chemin de fer, nous attendons, bien tranquilles... Mais la suite ne vient pas. Nous sommes un peu dépités. S'ils avaient voulu quelle cible leur soit offerte, les artilleurs de nos batteries ennemies, ils n'auraient pas été nonchalants. A pied, bien défilés, nous nous avançons, nous nous avançons, nous nous avançons.

Face en arrière ! Pied à terre ! vive ment. Nous obéissons... plutôt mal. Enfin, les classes s'ouvrent, nous sommes entraînés nos bêtes... Baoum ! un second choc tombe, à cinquante mètres en avant du premier, soulève une gerbe de pierres, de terre, dans une nuée blanche. Le long du remblai du chemin de fer, nous attendons, bien tranquilles... Mais la suite ne vient pas. Nous sommes un peu dépités. S'ils avaient voulu quelle cible leur soit offerte, les artilleurs de nos batteries ennemies, ils n'auraient pas été nonchalants. A pied, bien défilés, nous nous avançons, nous nous avançons, nous nous avançons.

Face en arrière ! Pied à terre ! vive ment. Nous obéissons... plutôt mal. Enfin, les classes s'ouvrent, nous sommes entraînés nos bêtes... Baoum ! un second choc tombe, à cinquante mètres en avant du premier, soulève une gerbe de pierres, de terre, dans une nuée blanche. Le long du remblai du chemin de fer, nous attendons, bien tranquilles... Mais la suite ne vient pas. Nous sommes un peu dépités. S'ils avaient voulu quelle cible leur soit offerte, les artilleurs de nos batteries ennemies, ils n'auraient pas été nonchalants. A pied, bien défilés, nous nous avançons, nous nous avançons, nous nous avançons.

Face en arrière ! Pied à terre ! vive ment. Nous obéissons... plutôt mal. Enfin, les classes s'ouvrent, nous sommes entraînés nos bêtes... Baoum ! un second choc tombe, à cinquante mètres en avant du premier, soulève une gerbe de pierres, de terre, dans une nuée blanche. Le long du remblai du chemin de fer, nous attendons, bien tranquilles... Mais la suite ne vient pas. Nous sommes un peu dépités. S'ils avaient voulu quelle cible leur soit offerte, les artilleurs de nos batteries ennemies, ils n'auraient pas été nonchalants. A pied, bien défilés, nous nous avançons, nous nous avançons, nous nous avançons.

Face en arrière ! Pied à terre ! vive ment. Nous obéissons... plutôt mal. Enfin, les classes s'ouvrent, nous sommes entraînés nos bêtes... Baoum ! un second choc tombe, à cinquante mètres en avant du premier, soulève une gerbe de pierres, de terre, dans une nuée blanche. Le long du remblai du chemin de fer, nous attendons, bien tranquilles... Mais la suite ne vient pas. Nous sommes un peu dépités. S'ils avaient voulu quelle cible leur soit offerte, les artilleurs de nos batteries ennemies, ils n'auraient pas été nonchalants. A pied, bien défilés, nous nous avançons, nous nous avançons, nous nous avançons.

Face en arrière ! Pied à terre ! vive ment. Nous obéissons... plutôt mal. Enfin, les classes s'ouvrent, nous sommes entraînés nos bêtes... Baoum ! un second choc tombe, à cinquante mètres en avant du premier, soulève une gerbe de pierres, de terre, dans une nuée blanche. Le long du remblai du chemin de fer, nous attendons, bien tranquilles... Mais la suite ne vient pas. Nous sommes un peu dépités. S'ils avaient voulu quelle cible leur soit offerte, les artilleurs de nos batteries ennemies, ils n'auraient pas été nonchalants. A pied, bien défilés, nous nous avançons, nous nous avançons, nous nous avançons.

Face en arrière ! Pied à terre ! vive ment. Nous obéissons... plutôt mal. Enfin, les classes s'ouvrent, nous sommes entraînés nos bêtes... Baoum ! un second choc tombe, à cinquante mètres en avant du premier, soulève une gerbe de pierres, de terre, dans une nuée blanche. Le long du remblai du chemin de fer, nous attendons, bien tranquilles... Mais la suite ne vient pas. Nous sommes un peu dépités. S'ils avaient voulu quelle cible leur soit offerte, les artilleurs de nos batteries ennemies, ils n'auraient pas été nonchalants. A pied, bien défilés, nous nous avançons, nous nous avançons, nous nous avançons.

Face en arrière ! Pied à terre ! vive ment. Nous obéissons... plutôt mal. Enfin, les classes s'ouvrent, nous sommes entraînés nos bêtes... Baoum ! un second choc tombe, à cinquante mètres en avant du premier, soulève une gerbe de pierres, de terre, dans une nuée blanche. Le long du remblai du chemin de fer, nous attendons, bien tranquilles... Mais la suite ne vient pas. Nous sommes un peu dépités. S'ils avaient voulu quelle cible leur soit offerte, les artilleurs de nos batteries ennemies, ils n'auraient pas été nonchalants. A pied, bien défilés, nous nous avançons, nous nous avançons, nous nous avançons.

Face en arrière ! Pied à terre ! vive ment. Nous obéissons... plutôt mal. Enfin, les classes s'ouvrent, nous sommes entraînés nos bêtes... Baoum ! un second choc tombe, à cinquante mètres en avant du premier, soulève une gerbe de pierres, de terre, dans une nuée blanche. Le long du remblai du chemin de fer, nous attendons, bien tranquilles... Mais la suite ne vient pas. Nous sommes un peu dépités. S'ils avaient voulu quelle cible leur soit offerte, les artilleurs de nos batteries ennemies, ils n'auraient pas été nonchalants. A pied, bien défilés, nous nous avançons, nous nous avançons, nous nous avançons.

Face en arrière ! Pied à terre ! vive ment. Nous obéissons... plutôt mal. Enfin, les classes s'ouvrent, nous sommes entraînés nos bêtes... Baoum ! un second choc tombe, à cinquante mètres en avant du premier, soulève une gerbe de pierres, de terre, dans une nuée blanche. Le long du remblai du chemin de fer, nous attendons, bien tranquilles... Mais la suite ne vient pas. Nous sommes un peu dépités. S'ils avaient voulu quelle cible leur soit offerte, les artilleurs de nos batteries ennemies, ils n'auraient pas été nonchalants. A pied, bien défilés, nous nous avançons, nous nous avançons, nous nous avançons.

Face en arrière ! Pied à terre ! vive ment. Nous obéissons... plutôt mal. Enfin, les classes s'ouvrent, nous sommes entraînés nos bêtes... Baoum ! un second choc tombe, à cinquante mètres en avant du premier, soulève une gerbe de pierres, de terre, dans une nuée blanche. Le long du remblai du chemin de fer, nous attendons, bien tranquilles... Mais la suite ne vient pas. Nous sommes un peu dépités. S'ils avaient voulu quelle cible leur soit offerte, les artilleurs de nos batteries ennemies, ils n'auraient pas été nonchalants. A pied, bien défilés, nous nous avançons, nous nous avançons, nous nous avançons.

Face en arrière ! Pied à terre ! vive ment. Nous obéissons... plutôt mal. Enfin, les classes s'ouvrent, nous sommes entraînés nos bêtes... Baoum ! un second choc tombe, à cinquante mètres en avant du premier, soulève une gerbe de pierres, de terre, dans une nuée blanche. Le long du remblai du chemin de fer, nous attendons, bien tranquilles... Mais la suite ne vient pas. Nous sommes un peu dépités. S'ils avaient voulu quelle cible leur soit offerte, les artilleurs de nos batteries ennemies, ils n'auraient pas été nonchalants. A pied, bien défilés, nous nous avançons, nous nous avançons, nous nous avançons.

Face en arrière ! Pied à terre ! vive ment. Nous obéissons... plutôt mal. Enfin, les classes s'ouvrent, nous sommes entraînés nos bêtes... Baoum ! un second choc tombe, à cinquante mètres en avant du premier, soulève une gerbe de pierres, de terre, dans une nuée blanche. Le long du remblai du chemin de fer, nous attendons, bien tranquilles... Mais la suite ne vient pas. Nous sommes un peu dépités. S'ils avaient voulu quelle cible leur soit offerte, les artilleurs de nos batteries ennemies, ils n'auraient pas été nonchalants. A pied, bien défilés, nous nous avançons, nous nous avançons, nous nous avançons.

Face en arrière ! Pied à terre ! vive ment. Nous obéissons... plutôt mal. Enfin, les classes s'ouvrent, nous sommes entraînés nos bêtes... Baoum ! un second choc tombe, à cinquante mètres en avant du premier, soulève une gerbe de pierres, de terre, dans une nuée blanche. Le long du remblai du chemin de fer, nous attendons, bien tranquilles... Mais la suite ne vient pas. Nous sommes un peu dépités. S'ils avaient voulu quelle cible leur soit offerte, les artilleurs de nos batteries ennemies, ils n'auraient pas été nonchalants. A pied, bien défilés, nous nous avançons, nous nous avançons, nous nous avançons.

Face en arrière ! Pied à terre ! vive ment. Nous obéissons... plutôt mal. Enfin, les classes s'ouvrent, nous sommes entraînés nos bêtes... Baoum ! un second choc tombe, à cinquante mètres en avant du premier, soulève une gerbe de pierres, de terre, dans une nuée blanche. Le long du remblai du chemin de fer, nous attendons, bien tranquilles... Mais la suite ne vient pas. Nous sommes un peu dépités. S'ils avaient voulu quelle cible leur soit offerte, les artilleurs de nos batteries ennemies, ils n'auraient pas été nonchalants. A pied, bien défilés, nous nous avançons, nous nous avançons, nous nous avançons.

Face en arrière ! Pied à terre ! vive ment. Nous obéissons... plutôt mal. Enfin, les classes s'ouvrent, nous sommes entraînés nos bêtes... Baoum ! un second choc tombe, à cinquante mètres en avant du premier, soulève une gerbe de pierres, de terre, dans une nuée blanche. Le long du remblai du chemin de fer, nous attendons, bien tranquilles... Mais la suite ne vient pas. Nous sommes un peu dépités. S'ils avaient voulu quelle cible leur soit offerte, les artilleurs de nos batteries ennemies, ils n'auraient pas été nonchalants. A pied, bien défilés, nous nous avançons, nous nous avançons, nous nous avançons.

Face en arrière ! Pied à terre ! vive ment. Nous obéissons... plutôt mal. Enfin, les classes s'ouvrent, nous sommes entraînés nos bêtes... Baoum ! un second choc tombe, à cinquante mètres en avant du premier, soulève une gerbe de pierres, de terre, dans une nuée blanche. Le long du remblai du chemin de fer, nous attendons, bien tranquilles... Mais la suite ne vient pas. Nous sommes un peu dépités. S'ils avaient voulu quelle cible leur soit offerte, les artilleurs de nos batteries ennemies, ils n'auraient pas été nonchalants. A pied, bien défilés, nous nous avançons, nous nous avançons, nous nous avançons.

Face en arrière ! Pied à terre ! vive ment. Nous obéissons... plutôt mal. Enfin, les classes s'ouvrent, nous sommes entraînés nos bêtes... Baoum ! un second choc tombe, à cinquante mètres en avant du premier, soulève une gerbe de pierres, de terre, dans une nuée blanche. Le long du remblai du chemin de fer, nous attendons, bien tranquilles... Mais la suite ne vient pas. Nous sommes un peu dépités. S'ils avaient voulu quelle cible leur soit offerte, les artilleurs de nos batteries ennemies, ils n'auraient pas été nonchalants. A pied, bien défilés, nous nous avançons, nous nous avançons, nous nous avançons.

Face en arrière ! Pied à terre ! vive ment. Nous obéissons... plutôt mal. Enfin, les classes s'ouvrent, nous sommes entraînés nos bêtes... Baoum ! un second choc tombe, à cinquante mètres en avant du premier, soulève une gerbe de pierres, de terre, dans une nuée blanche. Le long du remblai du chemin de fer, nous attendons, bien tranquilles... Mais la suite ne vient pas. Nous sommes un peu dépités. S'ils avaient voulu quelle cible leur soit offerte, les artilleurs de nos batteries ennemies, ils n'auraient pas été nonchalants. A pied, bien défilés, nous nous avançons, nous nous avançons, nous nous avançons.

Face en arrière ! Pied à terre ! vive ment. Nous obéissons... plutôt mal. Enfin, les classes s'ouvrent, nous sommes entraînés nos bêtes... Baoum ! un second choc tombe, à cinquante mètres en avant du premier, soulève une gerbe de pierres, de terre, dans une nuée blanche. Le long du remblai du chemin de fer, nous attendons, bien tranquilles... Mais la suite ne vient pas. Nous sommes un peu dépités. S'ils avaient voulu quelle cible leur soit offerte, les artilleurs de nos batteries ennemies, ils n'auraient pas été nonchalants. A pied, bien défilés, nous nous avançons, nous nous avançons, nous nous avançons.

Face en arrière ! Pied à terre ! vive ment. Nous obéissons... plutôt mal. Enfin, les classes s'ouvrent, nous sommes entraînés nos bêtes... Baoum ! un second choc tombe, à cinquante mètres en avant du premier, soulève une gerbe de pierres, de terre, dans une nuée blanche. Le long du remblai du chemin de fer, nous attendons, bien tranquilles... Mais la suite ne vient pas. Nous sommes un peu dépités. S'ils avaient voulu quelle cible leur soit offerte, les artilleurs de nos batteries ennemies, ils n'auraient pas été nonchalants. A pied, bien défilés, nous nous avançons, nous nous avançons, nous nous avançons.

Face en arrière ! Pied à terre ! vive ment. Nous obéissons... plutôt mal. Enfin, les classes s'ouvrent, nous sommes entraînés nos bêtes... Baoum ! un second choc tombe, à cinquante mètres en avant du premier, soulève une gerbe de pierres, de terre, dans une nuée blanche. Le long du remblai du chemin de fer, nous attendons, bien tranquilles... Mais la suite ne vient pas. Nous sommes un peu dépités. S'ils avaient voulu quelle cible leur soit offerte, les artilleurs de nos batteries ennemies, ils n'auraient pas été nonchalants. A pied, bien défilés, nous nous avançons, nous nous avançons, nous nous avançons.

Face en arrière ! Pied à terre ! vive ment. Nous obéissons... plutôt mal. Enfin, les classes s'ouvrent, nous sommes entraînés nos bêtes... Baoum ! un second choc tombe, à cinquante mètres en avant du premier, soulève une gerbe de pierres, de terre, dans une nuée blanche. Le long du remblai du chemin de fer, nous attendons, bien tranquilles... Mais la suite ne vient pas. Nous sommes un peu dépités. S'ils avaient voulu quelle cible leur soit offerte, les artilleurs de nos batteries ennemies, ils n'auraient pas été nonchalants. A pied, bien défilés, nous nous avançons, nous nous avançons, nous nous avançons.

Face en arrière ! Pied à terre ! vive ment. Nous obéissons... plutôt mal. Enfin, les classes s'ouvrent, nous sommes entraînés nos bêtes... Baoum ! un second choc tombe, à cinquante mètres en avant du premier, soulève une gerbe de pierres, de terre, dans une nuée blanche. Le long du remblai du chemin de fer, nous attendons, bien tranquilles... Mais la suite ne vient pas. Nous sommes un peu dépités. S'ils avaient voulu quelle cible leur soit offerte, les artilleurs de nos batteries ennemies, ils n'auraient pas été nonchalants. A pied, bien défilés, nous nous avançons, nous nous avançons, nous nous avançons.

Face en arrière ! Pied à terre ! vive ment. Nous obéissons... plutôt mal. Enfin, les classes s'ouvrent, nous sommes entraînés nos bêtes... Baoum ! un second choc tombe, à cinquante mètres en avant du premier, soulève une gerbe de pierres, de terre, dans une nuée blanche. Le long du remblai du chemin de fer, nous attendons, bien tranquilles... Mais la suite ne vient pas. Nous sommes un peu dépités. S'ils avaient voulu quelle cible leur soit offerte, les artilleurs de nos batteries ennemies, ils n'auraient pas été nonchalants. A pied, bien défilés, nous nous avançons, nous nous avançons, nous nous avançons.

Face en arrière ! Pied à terre ! vive ment. Nous obéissons... plutôt mal. Enfin, les classes s'ouvrent, nous sommes entraînés nos bêtes... Baoum ! un second choc tombe, à cinquante mètres en avant du premier, soulève une gerbe de pierres, de terre, dans une nuée blanche. Le long du remblai du chemin de fer, nous attendons, bien tranquilles... Mais la suite ne vient pas. Nous sommes un peu dépités. S'ils avaient voulu quelle cible leur soit offerte, les artilleurs de nos batteries ennemies, ils n'auraient pas été nonchalants. A pied, bien défilés, nous nous avançons, nous nous avançons, nous nous avançons.

Face en arrière ! Pied à terre ! vive ment. Nous obéissons... plutôt mal. Enfin, les classes s'ouvrent, nous sommes entraînés nos bêtes... Baoum ! un second choc tombe, à cinquante mètres en avant du premier, soulève une gerbe de pierres, de terre, dans une nuée blanche. Le long du remblai du chemin de fer, nous attendons, bien tranquilles... Mais la suite ne vient pas. Nous sommes un peu dépités. S'ils avaient voulu quelle cible leur soit offerte, les artilleurs de nos batteries ennemies, ils n'auraient pas été nonchalants. A pied, bien défilés, nous nous avançons, nous nous avançons, nous nous avançons.

Face en arrière ! Pied à terre ! vive ment. Nous obéissons... plutôt mal. Enfin, les classes s'ouvrent, nous sommes entraînés nos bêtes... Baoum ! un second choc tombe, à cinquante mètres en avant du premier, soulève une gerbe de pierres, de terre, dans une nuée blanche. Le long du remblai du chemin de fer, nous attendons, bien tranquilles... Mais la suite ne vient pas. Nous sommes un peu dépités. S'ils avaient voulu quelle cible leur soit offerte, les artilleurs de nos batteries ennemies, ils n'auraient pas été nonchalants. A pied, bien défilés, nous nous avançons, nous nous avançons, nous nous avançons.

Face en arrière ! Pied à terre ! vive ment. Nous obéissons... plutôt mal. Enfin, les classes s'ouvrent, nous sommes entraînés nos bêtes... Baoum ! un second choc tombe, à cinquante mètres en avant du premier, soulève une gerbe de pierres, de terre, dans une nuée blanche. Le long du remblai du chemin de fer, nous attendons, bien tranquilles... Mais la suite ne vient pas. Nous sommes un peu dépités. S'ils avaient voulu quelle cible leur soit offerte, les artilleurs de nos batteries ennemies, ils n'auraient pas été nonchalants. A pied, bien défilés, nous nous avançons, nous nous avançons, nous nous avançons.

Face en arrière ! Pied à terre ! vive ment. Nous obéissons... plutôt mal. Enfin, les classes s'ouvrent, nous sommes entraînés nos bêtes... Baoum ! un second choc tombe, à cinquante mètres en avant du premier, soulève une gerbe de pierres, de terre, dans une nuée blanche. Le long du remblai du chemin de fer, nous attendons, bien tranquilles... Mais la suite ne vient pas. Nous sommes un peu dépités. S'ils avaient voulu quelle cible leur soit offerte, les artilleurs de nos batteries ennemies, ils n'auraient pas été nonchalants. A pied, bien défilés, nous nous avançons, nous nous avançons, nous nous avançons.

Face en arrière ! Pied à terre ! vive ment. Nous obéissons... plutôt mal. Enfin, les classes s'ouvrent, nous sommes entraînés nos bêtes... Baoum ! un second choc tombe, à cinquante mètres en avant du premier, soulève une gerbe de pierres, de terre, dans une nuée blanche. Le long du remblai du chemin de fer, nous attendons, bien tranquilles... Mais la suite ne vient pas. Nous sommes un peu dépités. S'ils avaient voulu quelle cible leur soit offerte, les artilleurs de nos batteries ennemies, ils n'auraient pas été nonchalants. A pied, bien défilés, nous nous avançons, nous nous avançons, nous nous avançons.

Face en arrière ! Pied à terre ! vive ment. Nous obéissons... plutôt mal. Enfin, les classes s'ouvrent, nous sommes entraînés nos bêtes... Baoum ! un second choc tombe, à cinquante mètres en avant du premier, soulève une gerbe de pierres, de terre, dans une nuée blanche. Le long du remblai du chemin de fer, nous attendons, bien tranquilles... Mais la suite ne vient pas. Nous sommes un peu dépités. S'ils avaient voulu quelle cible leur soit offerte, les artilleurs de nos batteries ennemies, ils n'auraient pas été nonchalants. A pied, bien défilés, nous nous avançons, nous nous avançons, nous nous avançons.

Face en arrière ! Pied à terre ! vive ment. Nous obéissons... plutôt mal. Enfin, les classes s'ouvrent, nous sommes entraînés nos bêtes... Baoum ! un second choc tombe, à cinquante mètres en avant du premier, soulève une gerbe de pierres, de terre, dans une nuée blanche. Le long du remblai du chemin de fer, nous attendons, bien tranquilles... Mais la suite ne vient pas. Nous sommes un peu dépités. S'ils avaient voulu quelle cible leur soit offerte, les artilleurs de nos batteries ennemies, ils n'auraient pas été nonchalants. A pied, bien défilés, nous nous avançons, nous nous avançons, nous nous avançons.

Face en arrière ! Pied à terre ! vive ment. Nous obéissons... plutôt mal. Enfin, les classes s'ouvrent, nous sommes entraînés nos bêtes... Baoum ! un second choc tombe, à cinquante mètres en avant du premier, soulève une gerbe de pierres, de terre, dans une nuée blanche. Le long du remblai du chemin de fer, nous attendons, bien tranquilles... Mais la suite ne vient pas. Nous sommes un peu dépités. S'ils avaient voulu quelle cible leur soit offerte, les artilleurs de nos batteries ennemies, ils n'auraient pas été nonchalants. A pied, bien défilés, nous nous avançons, nous nous avançons, nous nous avançons.

Face en arrière ! Pied à terre ! vive ment. Nous obéissons... plutôt mal. Enfin, les classes s'ouvrent, nous sommes entraînés nos bêtes... Baoum ! un second choc tombe, à cinquante mètres en avant du premier, soulève une gerbe de pierres, de terre, dans une nuée blanche. Le long du remblai du chemin de fer, nous attendons, bien tranquilles... Mais la suite ne vient pas. Nous sommes un peu dépités. S'ils avaient voulu quelle cible leur soit offerte, les artilleurs de nos batteries ennemies, ils n'auraient pas été nonchalants. A pied, bien défilés, nous nous avançons, nous nous avançons, nous nous avançons.

Face en arrière ! Pied à terre ! vive ment. Nous obéissons... plutôt mal. Enfin, les classes s'ouvrent, nous sommes entraînés nos bêtes... Baoum ! un second choc tombe, à cinquante mètres en avant du premier, soulève une gerbe de pierres, de terre, dans une nuée blanche. Le long du remblai du chemin de fer, nous attendons, bien tranquilles... Mais la suite ne vient pas. Nous sommes un peu dépités. S'ils avaient voulu quelle cible leur soit offerte, les artilleurs de nos batteries ennemies, ils n'auraient pas été nonchalants. A pied, bien défilés, nous nous avançons, nous nous avançons, nous nous avançons.

Face en arrière ! Pied à terre ! vive ment. Nous obéissons... plutôt mal. Enfin, les classes s'ouvrent, nous sommes entraînés nos bêtes... Baoum ! un second choc tombe, à cinquante mètres en avant du premier, soulève une gerbe de pierres, de terre, dans une nuée blanche. Le long du remblai du chemin de fer, nous attendons, bien tranquilles... Mais la suite ne vient pas. Nous sommes un peu dépités. S'ils avaient voulu quelle cible leur soit offerte, les artilleurs de nos batteries ennemies, ils n'auraient pas été nonchalants. A pied, bien défilés, nous nous avançons, nous nous avançons, nous nous avançons.

Face en arrière ! Pied à terre ! vive ment. Nous obéissons... plutôt mal. Enfin, les classes s'ouvrent, nous sommes entraînés nos bêtes... Baoum ! un second choc tombe, à cinquante mètres en avant du premier, soulève une gerbe de pierres, de terre, dans une nuée blanche. Le long du remblai du chemin de fer, nous attendons, bien tranquilles... Mais la suite ne vient pas. Nous sommes un peu dépités. S'ils avaient voulu quelle cible leur soit offerte, les artilleurs de nos batteries ennemies, ils n'auraient pas été nonchalants. A pied, bien défilés, nous nous avançons, nous nous avançons, nous nous avançons.

Face en arrière ! Pied à terre ! vive ment. Nous obéissons... plutôt mal. Enfin, les classes s'ouvrent, nous sommes entraînés nos bêtes... Baoum ! un second choc tombe, à cinquante mètres en avant du premier, soulève une gerbe de pierres, de terre, dans une nuée blanche. Le long du remblai du chemin de fer, nous attendons, bien tranquilles... Mais la suite ne vient pas. Nous sommes un peu dépités. S'ils avaient voulu quelle cible leur soit offerte, les artilleurs de nos batteries ennemies, ils n'auraient pas été nonchalants. A pied, bien défilés, nous nous avançons, nous nous avançons, nous nous avançons.

Face en arrière ! Pied à terre ! vive ment. Nous obéissons... plutôt mal. Enfin, les classes s'ouvrent, nous sommes entraînés nos bêtes... Baoum ! un second choc tombe, à cinquante mètres en avant du premier, soulève une gerbe de pierres, de terre, dans une nuée blanche. Le long du remblai du chemin de fer, nous attendons, bien tranquilles... Mais la suite ne vient pas. Nous sommes un peu dépités. S'ils avaient voulu quelle cible leur soit offerte, les artilleurs de nos batteries ennemies, ils n'auraient pas été nonchalants. A pied, bien défilés, nous nous avançons, nous nous avançons, nous nous avançons.

« Déposez pour moi une gerbe en souvenir des Russes américains qui sont morts pour la France croyant que cette guerre nous concerne en vérité. »

De nombreuses fleurs et couronnes avaient été apportées dans la mémoire des volontaires américains de la légion étrangère dans les armées franco-anglaises et les services d'ambulances.

Le fait admirer les gens qui croient que les corps de pied que les Bulgares administrent en ce moment au bas des reins de Sa Majesté Constantin, roi de Grèce, soit le destin à servir de leçon.

Sa Majesté est battue et contenta. Sa Majesté croit qu'Allemagne est toujours le côté du maître, ce qui ne fait pas honneur à sa perspicacité ; mais elle est contente d'être en possession de la victoire militaire en Allemagne, et qu'elle croit toujours, même après la Marne, même après l'Yser, même après Verdun, que l'armée allemande est invincible et que le destin de la France est en son pouvoir.

On a vu dans notre bon roi Louis XVI — encore un autre qui laissait sa femme porter les culottes — nous avons chez nous, cependant, un souverain qui faisait passer l'intérêt dynastique et les sentiments familiaux avant l'intérêt de son peuple.

Son peuple se fâcha : on sait ce qu'il advint. Lui, le roi, avait un roi qui aime sa femme plus que son peuple.

« Bien est bon M. Venizelos, mais M. Venizelos n'est plus de première jeunesse. A 60 ans, en ne fait pas de révolution, même pour débarrasser son pays d'un souverain qui le conduit à l'abîme. »

A moins d'un renversement complet dans l'attitude de l'Allemagne, le roi de Grèce ne marchera pas avec nous, quels que soient les motifs qui lui infligent les Bulgares. C'est parce que nous ne pouvons lâcher, nous les Grecs, que sur nous-mêmes, que nous demandons à cor et à cri les 500.000 hommes sans lesquels Sarrail ne pourra jamais tenir le couloir de Salonique, les services de l'arrière, approvisionnés de 100.000 à 200.000 hommes, et un contingent de 50.000 combattants pour la marche en avant.

C'est à l'Angleterre, avec son armée d'Egypte, de fournir les 500.000 hommes nécessaires à Sarrail.

La France a fait son devoir envers la Serbie en envoyant les troupes qu'elle a en Serbie, et en sauvant et en réorganisant l'armée serbe.

La France a fait son devoir envers la Serbie en envoyant les troupes qu'elle a en Serbie, et en sauvant et en réorganisant l'armée serbe.

La France a fait son devoir envers la Serbie en envoyant les troupes qu'elle a en Serbie, et en sauvant et en réorganisant l'armée serbe.

La France a fait son devoir envers la Serbie en envoyant les troupes qu'elle a en Serbie, et en sauvant et en réorganisant l'armée serbe.

La France a fait son devoir envers la Serbie en envoyant les troupes qu'elle a en Serbie, et en sauvant et en réorganisant l'armée serbe.

La France a fait son devoir envers la Serbie en envoyant les troupes qu'elle a en Serbie, et en sauvant et en réorganisant l'armée serbe.

La France a fait son devoir envers la Serbie en envoyant les troupes qu'elle a en Serbie, et en sauvant et en réorganisant l'armée serbe.

La France a fait son devoir envers la Serbie en envoyant les troupes qu'elle a en Serbie, et en sauvant et en réorganisant l'armée serbe.

La France a fait son devoir envers la Serbie en envoyant les troupes qu'elle a en Serbie, et en sauvant et en réorganisant l'armée serbe.

La France a fait son devoir envers la Serbie en envoyant les troupes qu'elle a en Serbie, et en sauvant et en réorganisant l'armée serbe.

La France a fait son devoir envers la Serbie en envoyant les troupes qu'elle a en Serbie, et en sauvant et en réorganisant l'armée serbe.

La France a fait son devoir envers la Serbie en envoyant les troupes qu'elle a en Serbie, et en sauvant et en réorganisant l'armée serbe.

La France a fait son devoir envers la Serbie en envoyant les troupes qu'elle a en Serbie, et en sauvant et en réorganisant l'armée serbe.

La France a fait son devoir envers la Serbie en envoyant les troupes qu'elle a en Serbie, et en sauvant et en réorganisant l'armée serbe.

La France a fait son devoir envers la Serbie en envoyant les troupes qu'elle a en Serbie, et en sauvant et en réorganisant l'armée serbe.

La France a fait son devoir envers la Serbie en envoyant les troupes qu'elle a en Serbie, et en sauvant et en réorganisant l'armée serbe.

La France a fait son devoir envers la Serbie en envoyant les troupes qu'elle a en Serbie, et en sauvant et en réorganisant l'armée serbe.

La France a fait son devoir envers la Serbie en envoyant les troupes qu'elle a en Serbie, et en sauvant et en réorganisant l'armée serbe.







